

Dévotion mariale et faveur pontificale. A propos des colonnes de porphyre du portail occidental de la cathédrale du Puy

Le caractère unique du porche occidental de la cathédrale du Puy fait quelque peu oublier l'exceptionnel décor de son portail principal, flanqué de deux colonnes de porphyre rouge antique. Ce porche comporte trois travées en dénivelé, rendues nécessaire par la forte pente du site, dont les deux premières forment une sorte de nef avec des collatéraux. Au fond de ce porche, la porte dorée,



B. Galland

Fig. 1 - Le Puy-en-Velay, cathédrale Notre-Dame, « La porte dorée », porche ouest.

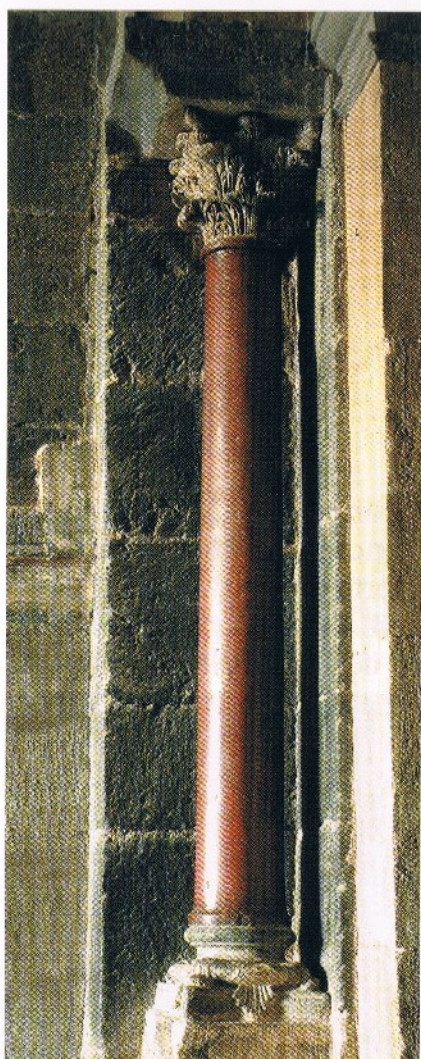


Fig. 2 : Le Puy-en-Velay, cathédrale Notre-Dame, "porte dorée" : la colonne nord (à gauche) ; la colonne sud (à droite).

ou d'orée, donne véritablement accès à l'intérieur du sanctuaire (fig. 1). Cette porte est close de grilles refaites vers 1780, avec un remploi de ferronneries romanes. Elle est encadrée de deux colonnes de porphyre (fig. 2), sommées de chapiteaux romans à feuilles d'acanthes avec figure humaine. Cette partie de l'édifice souffrit considérablement par le passé et posait de tels problèmes de statique, qu'il fut décidé, à partir de 1840, sur les rapports du Conseil des Bâtiments civils, de la démonter et de la reconstruire. Les préconisations de l'inspecteur général Augustin Caristie (1783-1862) conduirent donc à l'adoption de cette solution radicale et économique en février 1844 : la façade et les deux premières travées furent démontées et reconstruites avec les mêmes pierres soigneusement numérotées¹. Les travaux conduits par Mallay (1805-1893), vers 1846, n'ont pas touché à la partie qui nous intéresse, mais la reprise complète du porche occidental explique peut-être le peu de curiosité suscité par ces deux colonnes.

¹ Georges et Pierre Paul, *Notre-Dame du Puy, essai historique et archéologique*, Le Puy, 1926, p. 67-68.

Dévotion mariale et faveur pontificale.

Elles sont en porphyre rouge impérial, une roche magmatique qui provient d'une carrière située dans le désert oriental égyptien ; ce massif du *Mons Porphyrites* (aujourd'hui le Gebel Dokhan ²) se trouve à 50 km du port de Myos Hormos sur la Mer Rouge. Les carrières y furent intensément exploitées depuis le I^{er} siècle de notre ère : les fouilles récentes ont même découvert



Fig. 3 : Baptistère de Saint-Jean-de-Latran, Rome.

le nom de « l'inventeur » du site, un nommé Caius Cominius Leugas qui consacra une stèle à la mémoire de son exploration du lieu (qui était semble-t-il déjà connu à l'époque ptolémaïque) le 23 juillet 18 après Jésus-Christ, sous le règne de Tibère ³. Les carrières appartenaient au domaine impérial qui s'en réservait l'usage. La présence de porphyre dans l'architecture manifestait la munificence de l'empereur, qu'il s'agisse de temples, de portiques, de bibliothèques ou de thermes. Par sa couleur pourpre, la pierre acquit progressivement une forte valeur symbolique et fut utilisée pour évoquer la présence

² 27°13'03'' de latitude et 33°17'25'' de longitude.

³ Wilfried Van Rengen, « Inscriptions », in David Peacock –Valerie Maxfield *Survey and Excavations Mons Claudianus 1987-1993*. Fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, XXXVII, Le Caire 1997 ; XLIII, Le Caire, 2001, p. 23-24.

ou la nature transcendante de la personne impériale ⁴, un usage de la pourpre largement repris ensuite dans le monde byzantin.

L'exploitation du site cessa au début du V^e siècle après J. C., les carrières furent totalement abandonnées et leur localisation précise perdue jusqu'à leur redécouverte par James Burton en 1822. Avec John Gardner Wilkinson, il monta une expédition l'année suivante et publia le récit de cette exploration ⁵. L'extraordinaire aura du matériau depuis la fin de l'Antiquité est liée non seulement à sa couleur, celle de la pourpre impériale, à sa dureté, mais aussi à sa rareté : utiliser du porphyre après le V^e siècle signifie réemployer un bloc ou un élément architectural antique provenant d'une construction impériale.

La conscience du caractère très fortement symbolique de la présence de membres architecturaux en porphyre est particulièrement présent dans l'architecture médiévale romaine. C'est déjà le cas dans de nombreux édifices paléochrétiens ornés des dépouilles des temples païens : le baptistère de Saint-Jean-de-Latran en offre encore un superbe exemple (*fig. 3*), mais il faut conserver à l'esprit le grand modèle disparu de la basilique constantinienne de Saint-Pierre scandé de colonnes de porphyre, de l'atrium au ciborium, et de *rotae* ⁶ dans les pavements. Ces monuments romains d'époque chrétienne sont particulièrement importants pour le monde médiéval puisque la Rome dont papes et empereurs se proclament les héritiers est celle de Constantin et non pas celle d'Auguste. Dans cette perspective, l'insertion de colonnes de porphyre dans le décor du chœur de la cathédrale de Magdebourg s'explique d'elle-même : elles sont là pour affirmer éloquemment la nature impériale du pouvoir d'Othon le grand ⁷. Pour revenir à des exemples français, le cas de la basilique de Saint-Denis n'est pas moins emblématique : deux colonnes conservées au musée du Louvre depuis 1794 ⁸ auraient été données à l'empereur Pépin le Bref par le pape Etienne II et auraient supporté les statues dorées des saints Pierre et Paul offertes par l'empereur pour sa seconde onction en 754. Le pape, qui avait grandement besoin de l'appui de Pépin pour lutter contre les Lombards, rencontra le souverain à Ponthieu le 6 janvier 754 ; le 28 juillet suivant, il renouvelait à Saint-Denis l'onction précédemment faite en son nom par saint Boniface : l'empereur se doit d'aider le pape car c'est le pape qui fait l'empereur. Ces deux colonnes auraient été offertes à cette occasion : elles commémorent la présence du successeur de Pierre, et sa sanction, dans un jeu de reconnaissance mutuelle. Toutefois, ce type d'analyse ne s'ap-

⁴ Cf. Philippe Malgouyres, *Porphyre, la pierre pourpre des Ptolémées aux Bonaparte*, cat. exp. Paris, musée du Louvre, 2003, p.35-41, 66-67.

⁵ Gardner Wilkinson, « Notes on a part of the Eastern Desert of Upper Egypt », *Journal of the Royal Geographical Society London*, 1832, 2, p. 28-60.

⁶ Dalle circulaire monolithe encastrée dans le parement.

⁷ Cf Cord Meckseper, « Magdeburg und die Antike. Zur Spolienverwendung im Magdeburger Dom », in cat. exp. *Otto der Grosse. Magdeburg und Europa*, Magdeburg, Kulturhistorischen Museum, 2001. I, p. 367-379.

⁸ Paris, musée du Louvre, département des sculptures, inv. MR 1078-1079 ; porphyre bréché (H. : 2.28, diam. : 0.26) Cf. Malgouyres, 2003, op. cit. note 4, n° 18 p. 87-88.

plique pas ici : la cathédrale du Puy n'est pas une fondation impériale ou un sanctuaire dynastique, mais un lieu de pèlerinage marial.

La première question à résoudre est de comprendre la provenance de ces deux colonnes. Qu'il s'agisse de réemploi ne fait aucun doute, mais le mot est trompeur : il faut distinguer le réemploi d'opportunité de celui qui résulte d'une politique délibérée. Les matériaux antiques peuvent être réutilisés pour leur disponibilité immédiate mais aussi pour des raisons esthétiques, idéologiques ou iconographiques plus complexes. Le porphyre dans l'Occident post-antique, qui ne saurait être que du remploi, est toujours fortement chargé symboliquement en tant que matériau, indépendamment de sa mise en forme : on réutilise moins une colonne ou une plaque que le porphyre pour lui-même, ce qui est presque unique dans le contexte du remploi.

Les deux analyses, opportunité et choix concerté ne s'excluent pas l'une l'autre. Pourtant, en matière de remploi, les historiens ont plutôt privilégié la première explication (qui est la moins intéressante), jusqu'à créer de véritables contresens historiques. C'est le cas de la baignoire conservée à la cathédrale de Metz, réputée provenir des thermes de la ville alors qu'il s'agit manifestement d'un objet rare et précieux, peut-être importé à l'époque carolingienne et manifestement retravaillé au Moyen Âge⁹. C'est le cas sans aucun doute possible du tombeau de Pedro el Grande, roi d'Aragon mort en 1286, érigé dans le monastère de Santa Creus, près de Tarragone. Rentrant de Sicile en 1291, Jaime II commanda le tombeau de son père : le corps du souverain fut placé en 1300 dans une baignoire en porphyre ramenée tout exprès de Sicile, couronnée d'un baldaquin gothique¹⁰. Il n'empêche que la cuve est encore parfois réputée provenir d'un vaste tombeau de l'antiquité tardive, situé non loin, à Centcelles et supposé être celui de Constant I, fils de Constantin, assassiné en 350¹¹, comme s'il l'on avait enterré les princes dans des baignoires au IV^e siècle... Au contraire, la possibilité matérielle du réemploi a conduit à en voir là où il n'y en avait pas : comme le prince d'Elboeuf fut l'heureux inventeur du site d'Herculanum, on s'attendait à trouver dans l'église Saint-Etienne d'Elbeuf une trace de cette découverte. Le chœur fut orné de marbre vers 1719, et la tradition se forme que ces « marbres venus d'Italie selon ce qu'on prétend, proviennent des fouilles de la villa d'Herculanum¹² ». L'absence d'évidence documentaire n'empêcha pas la publication récente d'une monographie entière sur le sujet¹³ alors que l'examen même le plus désinvolte de cet ensemble montre qu'il fut réalisé en marbre des Pyrénées...

⁹ Malgouyres, 2003, *op. cit.* note 4, p. 74.

¹⁰ Francesca Español Beltran, « Sicut ut decet. Sepulcro y funerario en la Cataluña bajomedieval », *Antes la muerte. Actitudes, espacios y formas en la España medieval*, dir. Jaume Aurell et Julia Pavón, Pamplona, 2002, p. 97-100, fig. 12 p. 123.

¹¹ Voir en dernier lieu Annarena Ambrogì, *Vasche di età romana in marmi bianchi e colorati*, Roma, 1995, p. 107.

¹² *Notice de Pierre Louis Felix Molet sur l'église St. Etienne et ses vitraux*, manuscrit conservé à la bibliothèque municipale d'Elboeuf, 1864, cité par Valerio Papaccio, *Marmi Ercolanesi in Francia. Storia di alcune distrazioni del principe E. M. d'Elboeuf*, Naples, 1995, p. 75.

¹³ Papaccio, 1995, *op. cit.* note 11.

Ici, il ne semble pas pouvoir s'agir d'un remploi d'opportunité : les deux sites antiques locaux à proximité, *Ruessium*, qui serait Saint-Paulien et *Anicium*, Le Puy, ne pouvaient posséder des bâtiments susceptibles de comporter des colonnes en porphyre. Aucun monument n'en subsiste aujourd'hui, mais les éléments antiques réemployés dans la construction et le décor du baptistère Saint-Jean donnent une image somme toute modeste de leur nature et de leur qualité. Des colonnes monolithes dans des matériaux orientaux semblent hautement improbables et restent rares hors des chantiers impériaux. Dans l'abside du baptistère Saint-Jean ¹⁴, les quatre absidioles qui entourent la fenêtre axiale sont rythmées de colonnes de couleur qui passent pour des réemplois antiques, de granite, de cipollin ou de marbre vert. Ce dernier se révèle un marbre probablement local, et il est bien difficile de se prononcer sur son antiquité. Les autres colonnes seraient un indéniable indice de la présence de pierres orientales dans la région : le beau granite utilisé dans l'architecture à l'époque romaine provient souvent du *Mons Claudianus*, dans le désert oriental égyptien et non loin du Mons Porphyrites ; quand au cipollin, il provenait de Karistos en Grèce. Mais en fait, ces colonnes, à l'exception de deux, sont en pierre enduite et peinte à l'imitation de ces matériaux, probablement au XIX^e siècle. Il paraît impossible d'imaginer une provenance locale pour les deux colonnes de la cathédrale.

Qu'en est-il de leur mise en œuvre ? Comme l'on monte des pierres déjà taillées sur une châsse ou un reliquaire, les deux colonnes furent serties sur la façade de la cathédrale. La colonne sud est brisée et réparée par un cerclage métallique qui, s'il ne date pas de l'installation, ce que l'on ne saurait exclure, pourrait remonter au tremblement de terre de 1374 qui ébranla tout le massif occidental et entraîna la construction d'un contrefort massif, supprimé au XIX^e siècle. Cette colonne était de toute façon fragmentaire dès son emploi, et ne possède pas de congé, à la différence de son pendant (fig. 4). La surface des deux colonnes montre une reprise médiévale : l'astragale de la colonne nord est de même profil que celles de Saint-Michel d'Aiguilhe et l'aspect irrégulier, bosselé de la surface, très visible à l'arrière, est pour nous caractéristique de ces retailles médiévales (fig. 5). Dans l'Antiquité, les colonnes étaient tournées, comme le rapporte Pline en particulier. Les modalités précises de la mise en œuvre de ce tournage, surtout pour des colonnes de grande dimension, reste inconnues : l'hypothèse de l'usage d'un calibre, qui impliquerait un travail parallèle à l'axe de la colonne, sans rotation ne paraît pas très convaincant. Des stries horizontales et parallèles sont encore aisément observables sur certains fûts, comme nous l'avons constaté sur les deux colonnes de porphyre avec des bustes impériaux, provenant de la collection Altemps ¹⁵ : nous dûmes les coucher pour un transport, et la lumière rasante, fit apparaître ces traces de tournage. On peut encore voir des colonnes en cours d'extraction sur le site de la carrière de granite de Yedi

¹⁴ Xavier Barral i Altet, *La Cathédrale du Puy-en-Velay*, Paris, 2000, p. 205-208.

¹⁵ Paris, musée du Louvre, département des objets d'art, inv. Mr 1090 et MR 1091 cf. Malgouyres, 2003, op. cit. note 4, n° 7-8 p. 51-54.

Taslar¹⁶ (Turquie, Troade du sud). Après avoir déterminé le diamètre du pied et du haut de la colonne, une série d'anneaux entaillés le long du fût permet de contrôler le profil légèrement convexe, ou entase, qui donne à la colonne son élan. La technique du tour appliquée au travail des pierres dures est déjà visible sur les vases égyptiens, et sur certains couvercles de sarcophages en pierre de forme bombée.



Fig. 4 : Le Puy-en-Velay, cathédrale Notre-Dame. Détail de la base de la colonne nord.



Fig. 5 : Le Puy-en-Velay, cathédrale Notre-Dame. Détail de la base de la colonne sud ; noter le double cerclage métallique et l'absence de congé.

Ici, au contraire, la surface est chaotique et irrégulière, comme sur les colonnes de porphyre qui ornent le portail central de la façade de la basilique Saint-Marc à Venise (fig. 6). L'analogie avec la cathédrale du Puy est peut-être plus forte qu'il n'y paraît : ne s'agit-il pas aussi d'une basilique qui est aussi un lieu de pèlerinage et dont la splendeur du décor architectural voulait évoquer celle de la Jérusalem céleste ? Des colonnes de porphyre de petite taille apparaissent dans divers endroits des façades, mais l'effet culmine au portail central, encadré d'une forêt de colonnes en porphyre rouge, un parti évidemment délibéré qui ressort de la même intention symbolique que la disposition des colonnes ponotcs : marquer le point de passage entre le monde extérieur et l'espace du sanctuaire, lui-même une évocation des merveilles paradi-

siaques. Les profils apparaissent clairement retravaillés, des colonnes de différent gabarit étant harmonisées entre elles, et la surface reprise par un polissage aussi laborieux qu'irrégulier. Les colonnes de Saint-Denis, déjà mentionnées, devaient présenter un aspect semblable ; à leur arrivée au Louvre après leur saisie en 1794, elles furent « d'informes qu'elles étaient, travaillées dans les ateliers du musée »¹⁷.



Fig. 6 : Colonnes du portail central de la basilique Saint-Marc Venise.

A Venise se pose aussi la question de l'origine de ces colonnes. Personne n'a mis en cause leur origine byzantine, ou leur lien avec le butin de la croisade de 1204. Certes, les édifices de Constantinople sont encore riches de colonnes antiques en porphyre, mais, comme nous l'avons dit, les carrières égyptiennes étaient abandonnées depuis le V^e siècle et le porphyre provenait principalement du démantèlement d'édifices antérieurs. D'une manière significative, le porphyre est nommé par les Byzantins « pierre des Romains » : il était rare, ne provenait plus d'Egypte mais de l'ancien Empire d'Occident. Byzance n'était donc pas le lieu le plus commode pour s'en procurer : Alexandrie, familière aux Vénitiens, mais aussi Ravenne, bien plus proche,

¹⁶ Gianni Ponti : « Tecniche di estrazione e di lavorazione delle colonne monolitiche di granito troadense », in cat. exp. *I marmi colorati della Roma imperiale*, Rome, Marchés de Trajan, 2002-2003, p. 290-295.

¹⁷ Archives des musées nationaux, Inventaire des musées royaux (1824).

pouvaient en fournir. Mais nous pensons surtout au palais de Dioclétien à Split, qui devait posséder de nombreux éléments en porphyre : des colonnes sont encore en place dans son mausolée. La symbolique impériale du porphyre semble trouver sa « théologie architecturale » sous son règne et celui de ses successeurs, une véritable obsession pour ce matériau, qui scande l'espace et rythme l'étiquette de la cour en affirmant la transcendance de la personne impériale. Nul doute que le palais regorgeait de parements, de colonnes, de *rotae*, un type de décor qui servit justement de modèle pour les empereurs orientaux. Il est en tout cas avéré que le palais servit de carrière aux Vénitiens jusqu'au XVII^e siècle : Santa Maria de la Salute a été construite avec le marbre arraché au palais antique, malgré les protestations des Dalmates ¹⁸.

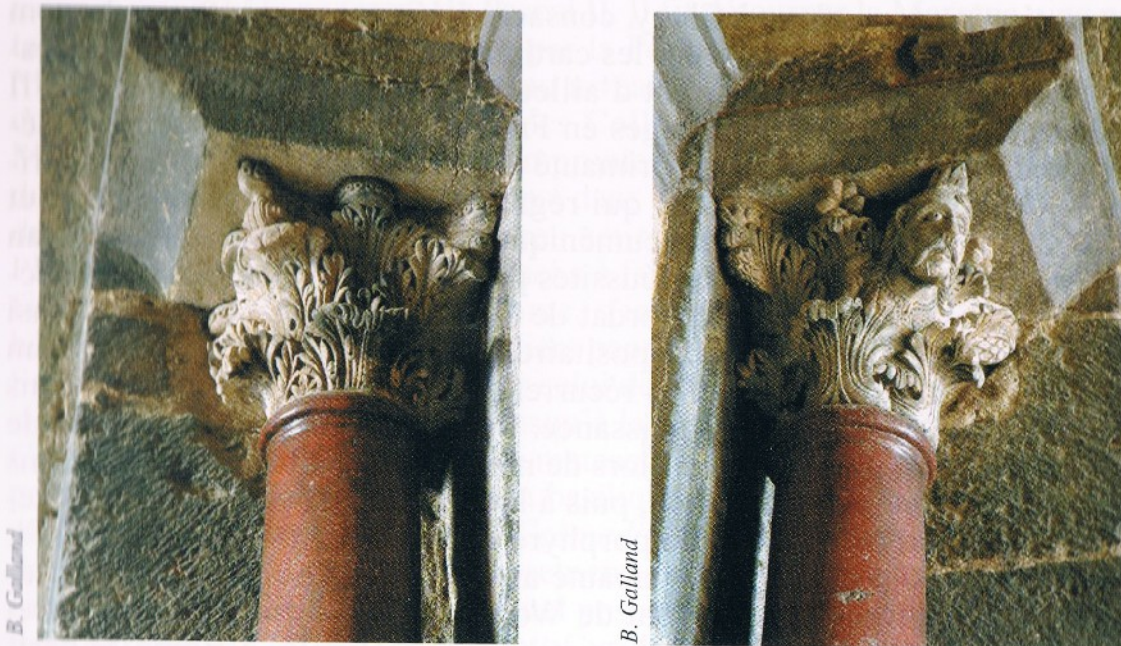


Fig. 7 et 8 : Chapiteaux nord et sud

S'il ne s'agit pas d'un remploi d'opportunité, comment expliquer la présence de ces colonnes au Puy ? Car, en dehors du cas si particulier de Saint-Marc, on peut dire que les remplois de porphyre se font dans un contexte impérial ou pontifical, souvent avec une connotation funéraire. Il ne fait guère de doute qu'il s'agit du don de quelque puissant, destiné d'emblée à l'emplacement où nous les voyons aujourd'hui, avec les chapiteaux dont elles furent dotées au XII^e siècle (fig 7 et 8). Puisque l'on ne prête qu'aux riches, on pourrait envisager une origine carolingienne pour ces colonnes : selon Odo de Gisse, Charlemagne vint deux fois au Puy, en 772 puis en 793. Il y aurait constitué un chapitre secondaire ; des restes de l'édifice carolingien sont encore visibles, dont des colonnettes en brèche ¹⁹. Il s'agit d'une hypothèse bien

¹⁸ Document d'archives signalé par Milovan Stanic.

¹⁹ Barral i Altet, 2000, *op. cit.* note 13, p. 59-60.

improbable. Par contre, les relations particulières des pontifes avec le Puy au XI^e et XII^e siècles peuvent peut-être nous fournir des éléments de réponse. Le Puy occupe alors une des premières places dans la chrétienté : Adhémar de Monteil, qui en fut l'évêque de 1077 à 1098, fut choisi pour être le chef spirituel de la première croisade, prêchée par Urbain II en 1095 à l'issue du concile de Clermont-Ferrand. Deux conciles se tinrent au Puy en 1130 et 1181. Au moment des travaux du porche de la cathédrale qui nous intéresse ici, différents papes visitent le Puy : Pascal II, en 1107, Gélase II, mais surtout Callixte II (pontificat de 1119 à 1124).

La personnalité de ce dernier est particulièrement intéressante. Guy de Vienne, fils de Guillaume le Grand comte de Bourgogne, fut élu par les cardinaux réunis en conclave à Cluny, consacré à Vienne en 1119, prit le nom de Callixte II et fut approuvé par les cardinaux restés à Rome. Son successeur à l'archevêché de Vienne est d'ailleurs un chanoine ponot. Callixte II résidait au Puy lors de ses passages en France²⁰. Le pape s'attacha immédiatement à la restauration de la primauté du trône pontifical, faisant emprisonner l'antipape Grégoire VIII qui régnait encore de manière fictive et convoquant le premier concile œcuménique du monde occidental au Latran en 1123. L'une de ses brillantes réussites politiques est la clôture de la querelle des investitures par le concordat de Worms en 1122 : il affirme ainsi que la papauté est la véritable dépositaire de l'héritage impérial, dont l'un des signes architecturaux les plus récurrents est l'emploi du porphyre dans les espaces qui manifestent sa puissance. La question de la récupération de l'héritage constantinien se pose alors de manière très aiguë. Les fondations des Normands en Sicile, à Cefalu, puis à Palerme à partir de Roger II, s'accompagnent d'une débauche de porphyre et de placages cosmatesques²¹. Les victoires remportées par la papauté au détriment de l'autorité impériale, puis la signature du concordat de Worms en 1122 entre Callixte II et Henri V, renforcèrent ce type d'affirmation architecturale. A Rome, la basilique de S. Clemente est reconstruite entre 1110 et 1130, avec, dans l'allée centrale, un pavement précosmatesque scandé de disques en porphyre et en serpentine entourés de guillochis entrelacés²². A Saint-Chrysogone, édifié entre 1123 et 1130, l'arc triomphal est soutenu par des colonnes de porphyre. Une génération plus tard, ces jeux de reconnaissance réciproque régissent encore les rapports entre l'empereur et le pape : Frédéric Barberousse fit élire Pascal III en 1164, qui canonisa Charlemagne en 1165 et couronna à nouveau l'empereur en 1167.

Dans les années qui suivirent la restauration de Callixte II, le porphyre fut profusément employé à Rome dans le mobilier liturgique. Dans les sanctuaires les plus prestigieux, le ciborium est soutenu par des colonnes de por-

²⁰ Barral i Altet, 2000, *op. cit.* note 13, p. 70.

²¹ Décor coloré de petits éléments de marbre rapportés et incrustés, composant des tresses et autres motifs géométriques ; du nom d'un marbrier romain du XIII^e s., Cosmatas.

²² Richard Krautheimer, *Rome, portrait d'une ville. 312-1308*, Princeton, 1980 (éd. cit., traduction française, Paris, 1999) p. 441-444.

phyre, tel celui de la confession du vieux Saint-Pierre²³, dont deux des quatre colonnes furent ensuite placées à l'autel des saints Procès et Martinien²⁴. Dans une fresque du Latran²⁵, aujourd'hui perdue mais connue par un relevé, Callixte II apparaissait au pied de la Vierge, avec son successeur Anaclel II, qu'il avait élevé à la pourpre. La Vierge, en Reine du ciel, était entourée d'Anaclel Ier, qui, selon la tradition, avait été ordonné par saint Pierre lui-même et surtout de Sylvestre I^{er}, bénéficiaire supposé de la pseudo-donation de Constantin. Si Callixte II apparaît en restaurateur, en héritier direct de saint Pierre et de Constantin, ce n'est pas seulement pour son activité politique et spirituelle. Callixte II, dans son cours pontificat, se préoccupa également de travaux édilitaires. Rome portait encore les stigmates de l'invasion des troupes impériales au temps de Pascal II. Il fit détourner la Marrana, une petite rivière qui entraînait dans la ville par la Porta Metronia, traversait le Cirque Maxime et se jetait dans le Tibre au niveau de Santa Maria in Cosmedin. Le cours de cette rivière qui surgit des Colli Albani, ensuite devenue Acqua Mariana, fut dévié en 1122 pour emprunter une partie souterraine de l'aqueduc de Claude : elle débouchait ainsi dans Rome, irriguant les terrains autour du Latran. La force motrice de l'eau actionnait aussi de nombreux moulins. Plus intéressant pour nous, il s'attacha à faire restaurer certains sanctuaires et fit des travaux d'urbanisme à Rome, s'inscrivant par là dans une tradition héritée des empereurs et des premiers papes. Il fit ériger l'autel pontifical de Saint-Pierre (1123), pour restaurer celui de Grégoire le grand de la fin du VI^e siècle²⁶, autel qui resta en place jusqu'à la construction de l'autel actuel sous Clément VIII (1594). Des sols cosmétiques, avec du porphyre et de la serpentine, furent commandés pour la basilique à *Magister Paulus*. Il fit restaurer le portique de Santa Maria in Cosmedin, orné de colonnes de porphyre et de serpentine, travaux d'enrichissement commencés par son prédécesseur immédiat Gélase II. La pierre d'autel posée sur l'urne de granite rouge égyptien, qui contient les restes des saints Cyrille, *Illarius* et *Coronatus*, inscrite au nom du pontife²⁷ témoigne encore de son activité restauratrice, comme le trône épiscopal, daté de 1123. Le disque de porphyre²⁸ qui en orne le dossier, semble auréoler la tête de l'évêque d'un nimbe pourpre (fig. 9) et exprimer la sainteté de sa charge²⁹. Alfano, prélat de la Curie et camerlingue du pontife, s'y fit construire son tombeau, d'une forme antiquisante ; il était orné d'une

²³ Cf. Tiberii Alpharani. *De Basilicae Vaticanae antiquissima et nova structura*, édit. par Michele Cerrati, Roma, 1914: à propos de l'autel érigé par Constantin : « quod magnis quadratis marmoreis tabulis extruxit, nobilissimoque argenteo tegmine deaurato, sive suggesto, cherubinis exornato, quatuor eximjis porphireticis columnis fulto, operuit ».

²⁴ *Ibidem*, p. 44, note 1.

²⁵ Cf. Krautheimer, 1980, *op. cit.* note 20, p. 492 et note 70 p. 532.

²⁶ En fait, il fit déplacer l'autel majeur sur la confession en haussant la voûte de la crypte annulaire édifiée par Grégoire le grand.

²⁷ +Anno MCXXIII, indictione I, est dedicatum hoc altare per manus Domini Calixti PP. II, V sui pontificatus anno, mense maio, die VI, Alfano Camerario eius dona plurima largienti.

²⁸ Avec l'inscription : *Alfanus fieri tibi fecit Virgo Maria*.

²⁹ Cf. le *Dictus Papae* de Grégoire VII, tradition dans laquelle s'inscrit Callixte II en tant que restaurateur du pouvoir pontifical.

fresque qui montrait les deux papes rénovateurs du sanctuaire aux pieds de la Vierge à l'Enfant, avec l'inscription : *Vir probus Alfano cernens quia cuncta perirent / hoc sibi sarcofagum statuit ne totus obiret / fabrica delectat pollet quia penitus extra / sed monet interius quia post haec tristia restant.*

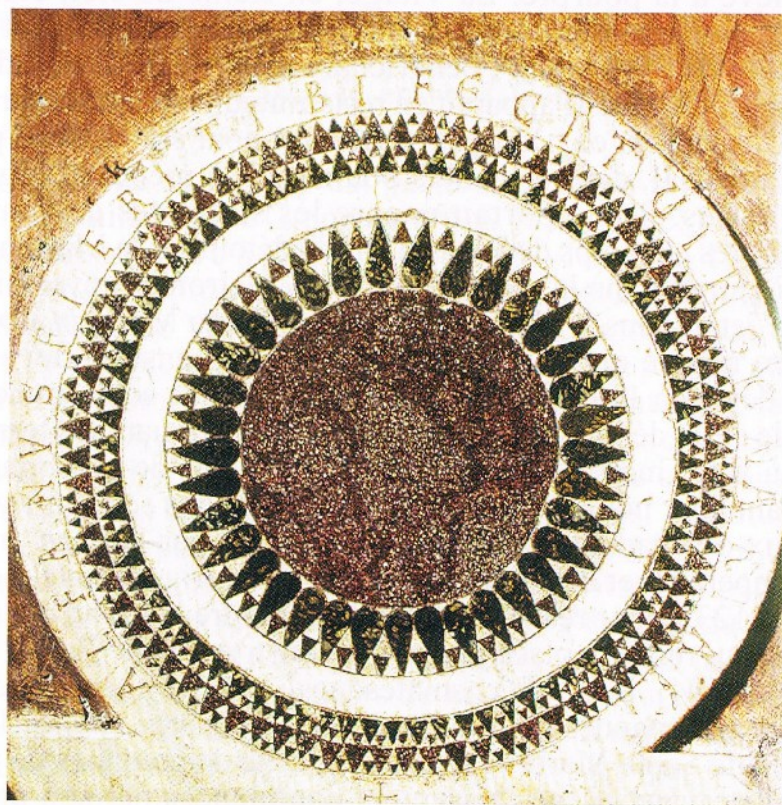


Fig. 9 : Trône épiscopal d'Alfano (détail), Rome, S. Maria in Cosmedin.

La politique édilitaire de Callixte II est ainsi marquée par les traditions architecturales liées au Bas Empire et aux premiers temps de la papauté, mais elle porte aussi l'empreinte d'une dévotion particulière à la Vierge. Alfano offrit une cloche pour Sainte-Marie-Majeure, le plus grand sanctuaire marial de la Ville éternelle. Elle fut retirée sous Léon XIII et se trouve aujourd'hui au musée du Vatican. Enfin, Callixte II laissa son nom au rite de l'ouverture de la porte pour les jubilés à Saint-Jacques de Compostelle, dont la périodicité rappelle celle du Puy : les années jubilaires sont celles où la fête du saint, le 25 juillet, tombe un dimanche, comme pour les jubilés du Puy, les années où le 25 mars, l'Annonciation, coïncide avec le Vendredi saint.

Par son intérêt pour l'architecture constantinienne, ses contacts avec Le Puy et sa dévotion marquée à la Vierge, Callixte II nous semble un candidat vraisemblable pour expliquer la présence des colonnes de porphyre : elles pourraient être un présent pontifical, qui marquerait une faveur particulière accordée à ce lieu et à ce sanctuaire. Leur position privilégiée sur le portail occidental montre la conscience que l'on avait de leur rareté et de leur importance.

Curieusement, un des nombreux épisodes légendaires compilés par le jésuite Odo de Gissey au début du XVII^e siècle³⁰, semble conserver le souvenir d'un cadeau pontifical. L'évêque *Evodius* aurait érigé le premier sanctuaire à son retour de Rome à la fin du V^e siècle³¹ grâce à l'aide de Scutaire, sénateur romain et architecte (ce *Scutarius* est en fait un successeur d'*Evodius* qui a laissé son nom sur un beau fronton dans le porche du For³²). « Voilà donc saint Vosi dans Rome aux premières années du Pontificat de saint Calixte [...] Le Saint Pere non seulement, le receut, & l'escouta avec signe & demonstration d'une singuliere bien-vueillance, ains encore luy accorda tout ce dont il fut supplié [...] Voire pour comble d'affection, & pour obvier à tout ce qui pourroit mettre obstacle aux entreprises d'iceluy, il lui associa Scutaire, comme Vicaire du Saint Siege en ce lieu-là, d'où il ne devait bouger que tout l'edifice ne fust parachevé & l'Evesché transféré. L'on tient de plus qu'il estoit Architecte, pour la conduite de l'œuvre [...] Outre ce le pape Calixte leur donna maintes precieuses Reliques dont ils enrichirent l'Eglise du Velay ». Le récit est évidemment légendaire, mais le lien établi entre la construction du sanctuaire et un voyage romain, comme le souvenir des cadeaux faits par saint Callixte, pourrait conserver la trace d'un présent de Callixte II.

Il est inutile de s'appesantir sur le caractère éminemment symbolique du portail d'une cathédrale romane, surtout quand elle se double d'un grand sanctuaire marial. Ici, l'absence de décor sculpté au lieu qui marque le passage entre le monde profane et la sacralité du sanctuaire est remarquable : justement, ces deux colonnes en porphyre sont un programme iconographique à elles seules. Ce portail ouvre sur l'escalier qui mène à l'intérieur du sanctuaire, que la piété voit comme le sein de la Vierge³³. Dans la dévotion mariale, le ventre virginal (les « entrailles » de l'absurde traduction euphémiste de la salutation évangélique) cristallise un riche faisceau de sens et d'images. Lieu de l'incarnation, dont la conséquence ultime est la mort, la Vierge est le temple, l'autel, le tombeau. Les hymnes, les antiennes, les litanies multiplient les images et les gloses autour de ces idées du vase, du jardin clos, de la tour, de la porte, du lieu de passage mais aucun n'est plus explicite que le *Te Deum*, qui s'adresse au Christ lui disant : « *Non horruisti virginis uterum* ». Cette thématique prend au Puy une résonance particulière par le mode d'accès à la cathédrale dont il est dit que l'on y entre par le nombril, image naïve mais combien révélatrice du lien permanent entre architecture et symbolique. La structure matérielle d'une cathédrale renvoie aussi à l'Eglise en tant qu'édifice immatériel, elle-même nouvelle Jérusalem. Elle apparaît alors sous les formes oniriques empruntées à la vision apocalyptique de saint Jean et sa la beauté ne peut être évoquée que par l'éclat hyperbolique des gemmes, des pierres pré-

³⁰ Odo de Gissey, *Discours historique de la Tres-ancienne devotion de Nostre Dame du Puy*, Au Puy, François Varoles, 1644, livre I, XIV, p. 46-47.

³¹ Paul, 1926, *op. cit.* note 1, p. 4.

³² Repr. in Barral i Altet, 2000, *op. cit.* note 13, p. 46.

³³ Cf. l'étude d'Eric Palazzo « Marie et l'élaboration d'un espace ecclésial au haut Moyen Age », *Marie. Le culte de la Vierge dans la société médiévale*, Paris, 1996, p. 313-332, citée par Barral i Altet, 2000, *op. cit.* note 13, p. 187.

cieuses et des perles. Comme des camées antiques sur un reliquaire, les deux précieuses colonnes de porphyre sont enchâssées dans le porche de la cathédrale, et servent de « fil rouge » dans le cheminement vers le sanctuaire : dans les parties supérieures de l'élévation, les colonnettes sont peintes en faux porphyre, avec des mouchetures (fig. 10) ou en faux jaspe, avec des chevrons ³⁴.

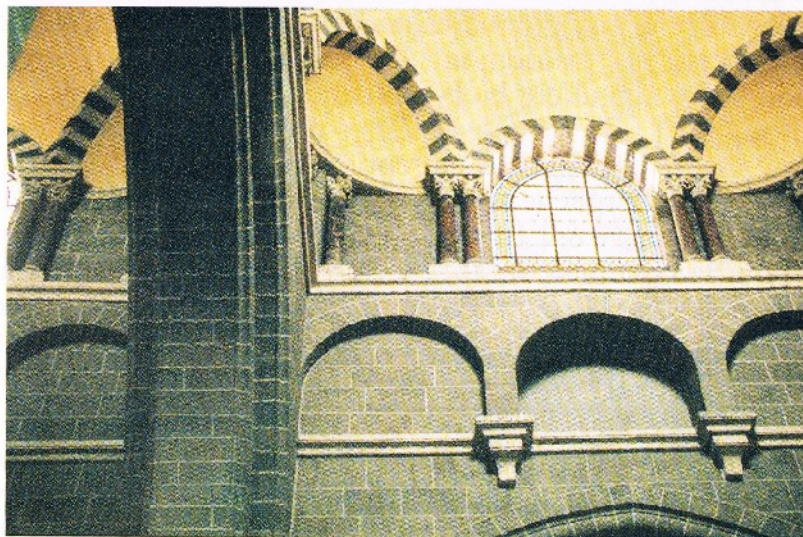


Fig. 10 : Vue des coupoles de la nef avec les colonnettes de pierre peinte, Le Puy, cathédrale.

La Jérusalem céleste est clairement évoquée ici par les pierres de couleurs, comme est l'est ailleurs par le luminaire ou le vitrail. Cette cité sainte respendit « comme une épouse qui s'est parée pour son époux ³⁵ », image de l'épouse qui renvoie aussi à la Vierge, placée « au centre d'une symbolique ecclésiale de l'architecture » ³⁶. Cette symbolique s'enrichit encore du pouvoir évocateur du porphyre, impérial, royal ou pontifical. La Vierge-Eglise est aussi la Reine des anges, une royauté dont l'expression la plus populaire allait devenir le *Salve Regina*. Depuis saint Bernard, le *Salve* est surnommé l'antienne du Puy car la tradition rapporte qu'il fut composé par Adhémar de Monteil à la fin du XI^e siècle et donc chanté pour la première fois dans la cathédrale du Puy.

« Salut, Reine », l'idée est ici exprimée métaphoriquement, par le matériau, en accord avec une longue tradition qui remonte au Bas Empire. Elle trouva sa forme plus explicite dans les tympans sculptés des cathédrales gothiques, où l'iconographie du Couronnement de la Vierge fleurit un demi siècle plus tard.

Philippe MALGOUYRES

³⁴ Ces colonnettes avaient été décapées seulement sur les parties visibles : il a suffi de les tourner pour retrouver leur polychromie. Cf. Barral i Altet, 2000, op. cit. note 13, p. 298-301.

³⁵ *Apocalypse*, 21,2.

³⁶ Barral i Altet, 2000, op. cit. note 13, p. 185.